

CHEZ LES HOMMES ROUGES

Une rencontre avec les Delawares

Pendant vingt-cinq ans, j'ai fait le commerce avec les Hommes Rouges, et j'ai entretenu de nombreuses relations d'amitié parmi les Delawares, les Shawanaes et les Wyandots ; il faut l'avouer aussi, je m'y étais fait quelques ennemis acharnés, parce que je ne les laissais jamais échapper une occasion de prendre part à une expédition, lorsqu'ils étaient en conflit avec Hommes Blancs.

N'étant pas un simple trafiquant, prêt à sacrifier son honneur, sa conscience et sa famille, par appât de gain, je n'hésitais point à dire aux Indiens lorsqu'ils méritaient d'être punis. Cette audacieuse franchise me concilia le respect de la plupart de ceux à qui j'avais affaire ; mais me valut la haine d'un certain Custaloga, chef des Delawares, irréconciliable adversaire des Hommes Blancs.

Malgré ses efforts incessants, Custaloga n'avait pas pu arriver à convaincre sa tribu que j'étais un ennemi secret et que ma présence chez les Delawares était intolérable, alors que je venais les accuser de trahison pour leur attirer de cruels châtements.

Durant quelque temps, je redoutai l'omnipotence du chef indien et je me tins sur mes gardes ; mais les appâts d'un commerce fructueux et l'espoir d'échapper aux hostilités de mes adversaires, me décidèrent à m'aventurer encore sur leur territoire.

Accompagné d'un autre trafiquant et d'un Wyandot nommé Hochela, qui m'avait servi de guide dévoué pendant longtemps, je quittai donc le fort Pitt et parcourus une région où nous ne rencontrâmes que des Delawares amis et des Hommes Rouges des tribus voisines, et je parvins au Muskingum, avec le projet d'atteindre les villages delawares.

Un matin, nous venions d'achever nos préparatifs pour quitter notre campement, lorsque Hochela accourut nous prévenir qu'il avait vu, dans la forêt prochaine, Custaloga et deux Delawares avançant à pas de loup dans notre direction.

Nous armer de nos rifles fut l'affaire d'un instant ; mais déjà nos ennemis, s'élançant du bois, étaient sur nous, hurlant comme des démons.

Custaloga et ses compagnons tirèrent tout en courant. Une balle me blessa au poignet, mes amis ne furent pas atteints. Nous ripostâmes ; mon coup de feu tua le Delaware le plus rapproché de moi, et le combat s'engagea terrible.

Notre campement était clos par un monticule à pan presque perpendiculaire. Custaloga était d'une force peu commune et ma blessure me privait de l'usage d'un bras ; je parvins cependant à le frapper avec mon tomahawk ; en même temps, le sien tomba sur mon bras blessé et je roulai sur le gazon.

Le Wyandot vint à mon aide et voulut assommer Custaloga, qui para le coup, saisit son adversaire par le cou et à la ceinture, et le précipita au bas du monticule.

Je m'étais relevé et j'avais tiré mon poignard ; de toutes mes forces je l'enfonçai dans l'épaule du chef, qui, mortellement atteint, essaya encore de me porter un nouveau coup. Après cet effort, Custaloga fit un tour sur lui-même et dégringola en lançant un cri furibond.

Courant au secours de mon ami Jones, je le trouvai

aux prises avec un autre Delaware ; tous deux s'escrimaient du couteau dans une lutte désespérée. L'Indien, à demi égorgé, avait planté son couteau dans le bras de Jones ; mais celui-ci, saisissant son adversaire par la chevelure, le scalpait en un tour de main et l'étendit à ses pieds.

Je scalpai également l'autre Delaware que j'avais tué et nous eûmes quelques instants de répit. Mon arme était brisée et un flot de sang coulait de ma blessure. Jones avait les bras tailladés et une légère blessure aux reins. Nous résolûmes de faire le tour du monticule et de descendre pour retrouver les deux corps que nous avions précipités.

La tête de Hochela avait heurté une saillie du rocher et la mort avait été instantanée. Custaloga tenait encore son poignard et ses traits étaient horriblement contractés par l'agonie. Après l'avoir scalpé, nous lançâmes les deux cadavres dans la mer. Retournant ensuite à notre campement, nous pansâmes nos blessures, nous mimâmes nos affaires en sûreté et nous nous hâtâmes de quitter la région.

Nous ne nous dissimulions pas les difficultés du voyage avec des bagages aussi lourds que les nôtres, mais nous savions que, si la mort de Custaloga et de ses compagnons parvenait au village, nous avions tout à craindre de la rage des Delawares. Aussi marchâmes-nous de toute la vitesse de nos jambes, et nous attei-



De toutes mes forces, j'enfonçai mon poignard dans l'épaule du chef. Page 199, col 1

gnîmes bientôt le château du Fermier, sur l'Ohio, où notre salut était assuré.

Les Delawares aperçurent le corps de leur chef, à quelque distance de l'endroit où nous l'avions jeté dans l'eau et ils en conçurent un ressentiment féroce. Ils proférèrent contre nous des menaces effroyables, jurant de nous faire subir les plus horribles tortures, si nous tombions en leurs mains.

Au bout de quelque temps, cependant, le commandant du château envoya un Wyandot ami à leur principal chef, pour l'informer de la situation et lui offrir des présents comme témoignage d'estime et d'amitié.

Le chef n'était pas fâché d'être débarrassé d'un rival et il s'empessa de convaincre les parents de Custaloga que celui-ci avait mérité son sort, du moins, ils en parurent convaincus ; pour notre part, nous en doutâmes beaucoup, moi surtout, et pendant plus d'une année, nous nous abstîmes de toute expédition sur le territoire des Delawares.

JOE BILL.

Si notre imagination n'amplifiait le peu de bien que nous faisons, nous cesserions bientôt d'en faire.—G.-M. VALTOUR.

Laissons nos enfants se jouer tout seuls les contes de fées sur le théâtre de leur imagination.—E. LINTILHAC.

LES DEUX SŒURS DE SAINT PIERRE

D'après une légende tyrolienne, saint Pierre avait deux sœurs, une grande et une petite.

La petite entra au couvent et se fit religieuse. Saint Pierre en fut ravi et essaya de persuader la grande d'imiter la petite. Mais la grande lui répondit :

—J'aime mieux me marier.

Et saint Pierre lui dit :

—La vie religieuse mène plus sûrement au paradis.

Après que saint Pierre eût été martyrisé, il fut nommé, comme on le sait, portier du ciel.

Un jour, Dieu lui dit :

—Pierre, va ouvrir la porte du ciel bien grande et sors tout ce que nous avons de trophées, car il va nous arriver une âme très méritante.

Saint Pierre obéit joyeusement, car il pensait en lui-même. « Certainement, ma petite sœur est morte et arrive au ciel aujourd'hui. »

Quand tout fut prêt l'âme arriva. C'était celle de sa grande sœur, la femme mariée, la mère de famille, qui avait laissé sur terre un mari et de nombreux enfants au désespoir.

Dieu lui donna une place d'honneur, au grand étonnement de Pierre, qui se disait : « Je n'aurais jamais cru cela. Qu'est-ce que Dieu fera donc pour l'âme de ma petite sœur ? »

Quelque temps après, Dieu lui dit :

—Pierre, ouvre la porte du ciel, mais un tout petit peu.

Pierre obéit, en se demandant : « Qui est-ce qui va venir aujourd'hui ? »

Alors arriva l'âme de sa petite sœur, la religieuse, qui eut peine à passer par la fente de la porte entrouverte. Dieu la plaça très au-dessous de la grande sœur. Saint Pierre resta d'abord stupéfait : ensuite il dit :

« Il est arrivé le contraire de ce que je me figurais. Je vois à présent que chacun a ses mérites et les braves gens qui travaillent et ont des enfants sont souvent mieux reçus au paradis que les religieux. J'étais un sot de ne pas l'avoir compris ! »

CURIEUSES ÉPITAPHES

CI GIT

dans une position horizontale

M. X.

en son vivant horloger.

L'honneur fut le ressort de sa vie et le travail le régulateur de son temps.

Ses mouvements étaient bons ;

la crainte de Dieu et l'amour du prochain furent toujours la clef de sa conduite.

Il vécut heureux jusqu'au moment où le grand Horloger de l'Univers jugea à propos de briser

la chaîne de ses jours,

ce qui lui arriva à l'âge de...

CI GIT

M. X.

ancien avoué,

ancien juge de paix,

ancien maire,

ancien juge au tribunal de commerce,

ancien président du tribunal civil,

appelé à d'autres fonctions

dans le ciel !